

François Rastier
Directeur de recherche
CNRS-INaLCO, Paris

Linguistique interprétative
et fondements sémiotiques de la traduction

« La parole de la Création traverse
tous les climats jusqu'à la fin du monde,
et dans chaque idiome on entend sa voix [...]]
Parler, c'est traduire.... d'une langue angélique en une langue humaine,
c'est-à-dire des pensées en des mots,
des choses en des noms, des images en des signes »

J. G. Hamann, 1981, p. 196

Résumé : Dans cette étude qui se situe en amont de propositions descriptives formulées naguère, nous entendons cerner les obstacles épistémologiques qu'élèvent aujourd'hui les conceptions sémiotiques qui président aux théories cognitives et communicatives de la traduction : se situant dans le cadre de la tripartition syntaxe / sémantique / pragmatique définie par le positivisme logique, elles ne peuvent saisir la spécificité des signes linguistiques ni de la sémosis textuelle, telles qu'elles ont été mises en évidence par la linguistique historique et comparée, avec Saussure notamment. Dépassant la problématique du signe, celle du texte permet en effet de réintroduire pleinement l'activité interprétative dans la linguistique, et de la concevoir comme une interaction entre passages au sein du texte et de l'intertexte. La linguistique des textes, notamment dans ses développements interprétatifs, assume alors une responsabilité particulière pour décrire, avec une méthodologie unifiée, les relations au sein des textes et entre textes, qu'ils soient de même langue ou relèvent de langues différentes.

Mots clé : sémosis, communication, cognition, sémiotique, interprétation.

Abstract: This paper reports on a study performed prior to recent descriptive proposals, in order to identify the epistemological obstacles currently being created by the semiotic conceptions governing cognitive and communicative theories of translation. Because these conceptions fall within the tripartite syntax/semantics/pragmatics split imposed by logical positivism, they are unable to capture the particular characteristics either of linguistic signs or of text semiotics, as defined by historical and comparative linguistics, most

notably by de Saussure. Even more than the sign, the concept of the text actually places interpretation fully back within the scope of linguistics, allowing it to be seen in a new light, as an interactive movement between the text and the intertext. Text linguistics, particularly in its interpretative dimension, thus assumes special responsibility for applying a standardized methodology to describe relationships within and between texts, whether in the same or in different languages.

Keywords : semiosis, communication, cognition, semiotics, interpretation.

La traduction est un art, au sens d'une pratique réflexive, et ne peut donc se réduire à des stipulations énumérables qui permettraient d'en faire une simple technique : elle appelle ainsi une linguistique interprétative. Est-elle cependant l'objet d'une science spécifique comme la traductologie, ou bien la traductologie n'est-elle qu'un domaine de la linguistique et la traduction en est-elle un simple champ d'application ? Ces questions nous fourniront un prétexte épistémologique pour discuter les conceptions communicative et cognitive de la traduction et proposer une alternative sémiotique. Pour situer la place de la traductologie au sein de la linguistique, rappelons que la linguistique moderne est née de la convergence de plusieurs traditions.

(i) La tradition grammaticale visait à la compréhension immédiate, pour permettre « l'interprétation grammaticale » (Schleiermacher), qui constitue une condition nécessaire, mais non suffisante de la lecture. Elle restait monolingue, se contentant de transposer les catégories de la grammaire grecque à la grammaire latine, puis de la grammaire latine aux grammaires des langues vulgaires élaborées à la Renaissance. Elle est très stable, et s'est étendue aux grammaires universelles depuis l'âge classique : on retrouve par exemple chez Chomsky la liste des parties du discours énumérées par Denys le Thrace, dans le même ordre.

(ii) La pratique à grande échelle de la traduction, liée à la colonisation, à l'évangélisation et à la modernisation administrative des empires (russe, anglais, etc.), a permis de faire de la diversité linguistique un objet de pensée en même temps qu'un problème scientifique.

(iii) Enfin, l'essor des nations européennes a conduit à restituer les traditions discursives et la profondeur historique des langues, d'où la dimension tout à la fois historique et comparative de la linguistique générale qui se constitue en science au début du XIX^e siècle. La prise en considération de la diversité interne des langues (diatopique, diachronique, diaphasique, diastratique) comme de leur diversité externe a ainsi permis à la linguistique de se constituer en science, à partir de cette discipline scolaire qu'était restée la grammaire. Dans la perspective comparative qui a présidé à la constitution de la linguistique générale, une langue n'est au demeurant qu'une part spécifique de groupes de langues en co-évolution (« familles », aires, etc.) et la caractérisation des langues demeure une entreprise contrastive. Tant en synchronie qu'en

diachronie, une langue ne peut d'ailleurs être décrite isolément, car elle est en interaction constante avec d'autres. Enfin, la méthodologie comparative suppose la traduction ou du moins en précise les conditions.

Cette méthodologie a en outre permis l'affermissement épistémologique des sciences de la culture, comme le montrent les travaux de Saussure, Dumézil, Lévi-Strauss, qui tous ont élaboré leurs synthèses à partir de vastes corpus multilingues. Ouvrant aujourd'hui un nouveau champ d'investigation, la linguistique de corpus numérisés se donne les moyens de poursuivre l'entreprise comparative en explorant la diversité interne des discours, des genres et des styles. Les normes qu'elle met alors en évidence sont du plus haut intérêt pour la traduction, bien au-delà de la grammaire des langues mises en jeu.

Toutefois, depuis un demi-siècle, avec l'essor de la mondialisation, la marginalisation et la disparition de nombreuses langues, l'uniformisation culturelle et idéologique liée aux techniques de communication et tout particulièrement l'internet, le problème de la traduction a été reformulé en termes techniques et méthodologiques – souvent au détriment des réflexions théoriques et épistémologiques : la traduction automatique, les ontologies, le Web sémantique ont ancré l'idée que le problème de la traduction était en voie d'être résolu par des moyens techniques et par un formatage adéquat des « ressources », la linguistique proprement dite n'ayant plus alors qu'une importance secondaire en regard des sciences cognitives ou des disciplines de l'infocom.

Dans ce contexte, le problème de la traduction nous paraît trop précieux et trop central pour la linguistique pour que la traductologie devienne désormais une discipline indépendante¹ : une telle évolution serait sans doute dommageable, tant pour les études sur la traduction que pour le reste de la linguistique générale et comparée. Au sein de la linguistique, les études traductologiques assument ou devraient assumer en effet une responsabilité particulière : la grammaire ayant édifié ses catégories à partir de la logique et de l'ontologie antiques, pour décrire les langues classiques puis européennes « vulgaires », la linguistique dont elle forme le noyau traditionnel inquestionné demeure largement eurocentrique. La philosophie du langage qui l'inspire, et qui a connu un grand essor depuis une cinquantaine d'années, considère en effet comme inessentiels la diversité des langues comme celle des textes.

Sans égard pour les idéaux millénaires qui président aux grammaires universelles, une réflexion fondationnelle sur la traduction dans ses principes et ses pratiques pourrait devenir alors l'occasion et le moyen d'un triple décentrement, épistémologique, méthodologique et descriptif. Dans cette étude qui se situe en amont de propositions descriptives formulées naguère (l'auteur,

¹ Dans la création de cette discipline, les hésitations terminologiques ne manquent pas d'intérêt. Par exemple, en allemand, la *Übersetzungswissenschaft* est devenue la *Translationswissenschaft*, ce qui semble témoigner d'un formatage, puisque *Translation* n'est pas un mot allemand, mais un décalque de l'anglais.

2006), nous entendons cerner les obstacles épistémologiques qu'élèvent aujourd'hui les conceptions sémiotiques qui sous-tendent les théories cognitives et communicatives de la traduction : se situant dans le cadre de la tripartition syntaxe / sémantique / pragmatique définie par le positivisme logique, elles ne peuvent saisir la spécificité des signes linguistiques ni la sémiosis textuelle, telles qu'elles ont été mises en évidence par la linguistique historique et comparée, avec Saussure notamment.

Pourquoi parler de sémiotique ? Parce que la linguistique est la sémiotique des langues et que la traductologie, définie comme un champ de recherche (théorique et appliqué) au sein de la linguistique, doit donc tenir compte du statut sémiotique des langues et des textes.

I. Communication et cognition

Les conceptions dominantes de la traduction sont étroitement dépendantes de préconceptions du signe, du texte et du langage, qu'il importe de clarifier.

Les deux paradigmes de la communication et de la cognition connaissent un tel essor que la linguistique, comme les autres sciences de la culture, est en passe de voir ses dépouilles réparties entre eux. Or, si la question de la traduction n'occupe dans les théories linguistiques dominantes qu'une place marginale, c'est sans doute parce que les problèmes qu'elle pose ne sont pas solubles, ni même formulables, dans les paradigmes théoriques de la communication et de la cognition, car ils restent liés à des modèles traditionnels du signe et de la signification². Les modèles du *signe* restent insuffisants, dès que l'on a affaire à des *textes*, qu'il s'agisse des textes oraux de l'interprétariat ou des textes écrits de la traduction scientifique, technique ou littéraire. Dans cette étude, je souhaite souligner la nécessité d'un modèle du sens textuel qui tienne pleinement compte de la contextualité, de la textualité comme de l'intertextualité.

Questions sur la problématique communicationnelle. — Cette problématique décrit la traduction comme un cas particulier de communication, différée, avec changement de code (cf. Reiss et Vermeer, 1984). Elle a connu un essor remarquable avec la théorie du *skopos* (Vermeer, 1996), qui applique à la traduction les catégories fonctionnelles : la traduction est un acte orienté par les objectifs du traducteur, qui est orienté vers « la culture du texte-cible » (Nord, 1997, p. 47). Au demeurant, comme la traduction doit rester libre « from any (culture) specific conditions » (p. 22),

² Deux modèles millénaires de la signification déterminent les modèles de la traduction : le *modèle aristotélicien*, devenu modèle cognitif, et le *modèle augustinien*, devenu modèle communicatif. Le premier détermine le paradigme de la référence, le second de l'inférence. Au sein des sciences du langage, ils président à la division néo-positiviste entre sémantique et pragmatique (sur tout cela, voir l'auteur, 1991, ch. III et 2009).

elle peut être comprise non comme une relation entre deux cultures, mais entre le traducteur et son lecteur. Elle prime ainsi les agents de la communication, l'auteur et le texte étant de fait subordonnés à leur propos.

Ainsi, dans une perspective comparable, Gideon Toury estimait que la *Target Culture* détermine le processus de traduction, si bien que le traducteur n'opère pas dans l'intérêt du texte source : « translators operate first and foremost in the interest of the culture *into* the text is translated » (ses italiques) et il ajoutait « *not in the interest of the source text, let alone the source culture* » (ses italiques ; 1985, p. 18-19). Cette approche s'apparente alors à une *customization* et risque fort de justifier les manipulations commerciales³ avec les effets de censure et de conformisme que l'on peut au besoin voiler par la notion accommodante d'*horizon d'attente* : par exemple, Oittinen (2000) relève que les traductions des *Gulliver's Travels*, en finnois comme en hébreu, métamorphosent la scène où Gulliver éteint un feu avec son urine, devenue de l'eau en finnois, et son souffle en hébreu. Une édulcoration commerciale mondialisée se profile. Certes la théorie du *skopos* connaît un accueil enthousiaste car elle donne toute licence au traducteur et à ses commanditaires, mais elle n'a pas pour autant de portée explicative ni même descriptive.

Dans la perspective communicative, les textes sont réduits à des fonctions : ainsi une étiquette d'épicerie peut-elle se voir placée dans la même liste des types de textes qu'une épopée homérique... Seule la restitution de la complexité des textes pourrait garantir et justifier, pour les applications qui le permettent, des simplifications efficaces et rationnelles : paradoxalement, le simple ne peut être obtenu qu'à partir du complexe, et l'on devrait éviter qu'un simplisme *a priori* n'entrave l'apprentissage des langues sous couleur de l'évaluer⁴.

³ La notion de *négociation*, introduite par Eco, fait place, entre autres, « à l'industrie du livre qui peut recommander des critères de traduction différents selon que le texte traduit vise un public universitaire ou populaire », la traduction obéissant à des règles commerciales, explicites ou non : « Le traducteur est celui qui négocie entre ces parties dont l'accord explicite n'est pas obligatoire. » (Eco, 2003, p. 6).

⁴ Procédant d'une philosophie du langage dite à bon droit *pragmatique*, la conception utilitariste ne retient des langues que l'interaction dans des situations « concrètes ». En relève par exemple le *Cadre européen commun de référence pour les langues*, établi par le Conseil de l'Europe. Dans ce cadre qui sert maintenant d'outil didactique pour l'apprentissage des langues dans de nombreux pays (au Mexique, par exemple), et qui s'impose à présent pour étudier les langues nationales dans toute l'Europe, il reste impossible de percevoir la différence entre une langue de culture et une langue de service. Ainsi, l'« on appelle "texte" toute séquence linguistique orale ou écrite que les usagers/apprenants (*sic*) reçoivent, produisent ou échangent » (§4.6). Les genres et les types de textes écrits sont ainsi, j'en passe, les livres, les journaux, les bandes dessinées, les panneaux et notices, les étiquettes de produits, les télécopies, les billets, etc., les bases de données (cf. section 4.6.4.2, pp. 76-77). Cette énumération permet — j'espère que ce n'est pas son but — de ranger dans la même catégorie accueillante un chef-d'œuvre littéraire et un code barre de pizza surgelée. Dans cet ouvrage où l'évaluation et ses mille « élaborations de descripteurs de compétence » remplace sous couleur de la favoriser toute transmission culturelle, un utilitarisme inutile fait disparaître les langues et les textes derrière une rhétorique de l'action : les textes ne sont que des actes, qui répondent, selon le canon behaviouriste, à des « stimulus textuels » (*sic*). Un indice : sur 52 occurrences du mot *œuvre*, 49 se trouvent dans des expressions comme *mise en œuvre*, et 3 dans l'expression *œuvre littéraire*, perdue dans des « tableaux de compétence ». Dans ce cadre, la traduction, qui connaît deux genres, « précise » et « littéraire » se réduit à une pratique de « médiation », au même titre que les résumés ou les vulgarisations (cf. p. 17 et 91).

Aussi, pour éviter des manipulations cyniques, il convient de maintenir le respect philologique du texte, de même qu'il faut dépasser la conception de la langue comme simple médium communicatif. Du point de vue saussurien, qui s'accorde avec les acquis de la linguistique historique et comparée, la langue *n'est pas* un code, puisque la notion même de code suppose l'indépendance entre signifiant et signifié : traduire *Madame Bovary* en anglais n'est pas la même chose que la coder en Morse. Si l'on tenait à interdéfinir la communication et la traduction, la hiérarchie devrait être inversée pour deux raisons indissolubles. D'une part, toute performance linguistique met en jeu toutes sortes de systèmes hétérogènes, comme dans un texte la langue, les normes de genre, de style, voire la typographie, etc. D'autre part, ces systèmes et les dynamiques de leurs interactions ne sont accessibles que dans l'activité interprétative située. En d'autres termes, l'interprétation intervient en amont et en aval de la communication. À la théorie de la communication, la problématique de la traduction oppose ainsi que les textes oraux ou écrits ne sont pas de simples vecteurs d'information, mais portent des valeurs inséparables des « faits ». Le changement de langue ne se réduit donc pas à un « transport » d'information induisant des variations contextuelles.

Le texte n'est pas un message, et, même « décodé » selon la grammaire, il reste à interpréter ; en outre les locuteurs et les auteurs, les auditeurs et les lecteurs ne se résument pas à des pôles émetteur et récepteur, source et cible. Leur activité interprétative s'inscrit dans le texte au cours de sa genèse, puisque l'action « énonciative » est une rectification constante de ses gestes et qu'elle anticipe l'interprétation des auditeurs ou des lecteurs⁵.

Enfin, la problématique communicationnelle ne peut faire *a fortiori* la distinction entre *textes* (oraux ou écrits) et les *œuvres*, qui relèvent d'un régime particulier, comme en témoignent les différences notoires de traduction simultanée et de la traduction littéraire.

Questions sur la problématique cognitive. — La possibilité de traduire a toujours été un argument du rationalisme grammatical : elle permettrait de postuler l'existence de concepts universels. Du fait que toutes les langues sont traductibles entre elles, on infère que le langage n'est pas seulement une capacité de l'espèce, mais aussi un ensemble de primitives conceptuelles, de catégories cognitives, etc. Les théories structurales élaborées au début des années soixante pour permettre la traduction automatique posaient ainsi l'universalité des unités sémantiques minimales. Les modèles cognitivistes de la traduction font de même. Cela concorde avec la définition classique de la signification comme invariant : soit d'une série de paraphrases, soit

⁵ Sur ces points, on pourra consulter au besoin une synthèse antérieure (l'auteur, 1995).

d'une série de transcodages, soit d'une série de traductions. Le site de cette invariance est naturellement conçu comme un niveau conceptuel abstrait, indépendant des langues⁶.

Dans son introduction à Lederer (1980), Seleskovich estimait par exemple que la traduction « exige une phase de *conceptualisation*, qui, disjoignant les deux langues, précède et conditionne l'expression du traducteur » et elle en concluait qu'il est « *futile* d'avancer des théories linguistiques pour expliquer la traduction » (1980, pp. 5-6, je souligne). Le principe de Seleskovich est ainsi repris dans un langage plus techniquement « cognitif » par Desclés : « La traduction entre langues revient à déconstruire les représentations de la « "langue source" » pour effectuer un transfert, par reconstruction d'autres représentations dans la "langue cible" ; les représentations sources et cibles ne sont donc pas identiques mais restent congruentes puisqu'elles sont constituées, selon notre hypothèse de travail, avec les mêmes primitives sémantico-cognitives agencées dans des schèmes différents. » (2009, n.p.).

Si l'on peut certes regretter une linguistique à courte vue, faut-il pour autant s'en remettre à des sciences cognitives universalistes ? La traduction ne se réduit pas à une opération sur les systèmes linguistiques conçus restrictivement, mais il serait illusoire, après une problématique « déverbalisation », de chercher hors du langage ce qui manque, dans des représentations réputées « cognitives », mais indéfinissables et d'ailleurs restées sans confirmation expérimentale⁷. Le sens d'un texte peut certes avoir des corrélats éidétiques (images mentales, ou conceptualisations au sens fort large de mise en sémantique cognitive) mais ces corrélats variables sont des effets et non des causes, et restent déterminés ou du moins contraints par les formes sémantiques et expressives du texte, qui sont des formations linguistiques et non conceptuelles.

Le postulat d'un niveau cognitif n'ayant pas de capacité explicative, il nous semble plus réaliste d'adopter un « modèle plat » de l'énonciation comme élaboration du matériau linguistique, par de multiples transformations dont témoignent les diffusions et les sommations de formes sémantiques et expressives (cf. l'auteur, 2006). En transposant une image de Humboldt, nous pourrions dire qu'il reste illusoire de vouloir bondir à sa guise hors du cercle enchanté du langage.

⁶ Malgré les progrès de l'imagerie cérébrale, rien ne permet d'attester l'existence de ce niveau. Dans la sémantique cognitive contemporaine, on postule, pour refonder l'universalité perdue, l'omnivalence supposée des catégories perceptives. Toutefois, comme la perception humaine est un processus hautement culturalisé, les diverses cultures et les milliers de langues sélectionnent ou créent des catégories propres et des régimes spécifiques de pertinence.

⁷ L'idée fort ancienne qu'il existe un langage universel de la pensée, indépendant des langues, a connu diverses reformulations, du *logos endiathétos* des Stoïciens, à la *lingua mentalis* de Occam, jusqu'au *mentalese* de Fodor et aux universaux de Wierzbicka. Dans tous les cas, l'expression sera décrite comme la traduction d'un langage mental dans une langue « naturelle ». Mais on oublie trop souvent que cette théorie du langage a un fondement *théologique*, ou, du moins, mystique, comme en témoigne entre autres la citation de Hamann qui figure en épigraphe de cette étude. C'est même une reconduction en Dieu est appelée par Walter Benjamin : « Tout langage supérieur est traduction du langage inférieur, jusqu'à ce que se développe dans son ultime clarté le verbe de Dieu qui est l'unité de ce mouvement du langage » (*Œuvres*, I, 165).

Questions sur les interlangues et les ontologies. — Depuis cinquante ans, les programmes de traduction automatique, largement financés au temps de la guerre froide, ont introduit et maintenu dans les théories de la traduction la sémiotique « spontanée » des informaticiens, largement dépendante des théories de l'information, désormais banalisée en communication.

Corrélativement, les grammaires universelles de Saumjan en URSS et de Chomsky aux USA ont permis d'imaginer des langages pivots formalisés indépendants des langues empiriques. Le dualisme traditionnel en sémiotique occidentale en est sorti renforcé. Par exemple, la théorie Sens-Texte de Mel'cuk, élaborée initialement pour un programme de traduction automatique, pose d'emblée que l'ensemble des sens est distinct de l'ensemble des textes et que la tâche de la théorie est de les projeter l'un sur l'autre. Inutile de rappeler qu'aucun de ces deux ensembles n'est donné : en sémiotique linguistique, les sens ne jouissent d'aucune extériorité à l'égard des textes.

Reposant sur les mêmes présupposés dualistes, les interlangues, ou langages-pivot, réifient des représentations cognitives. Les plus florissantes des interlangues sont à présent les ontologies. Techniquement, les ontologies sont des réseaux sémantiques comme on en connaissait voici vingt ou trente ans (cf. l'auteur, 1991, ch. 4 ; 2004). La nouveauté réside dans leur échelle sans précédent (par dizaines de milliers de « concepts ») et dans leur utilisation pour servir de bases de connaissances interlinguales. La transformation des réseaux sémantiques en ontologies n'est pas simplement cosmétique : elle ancre ces formalismes de représentation sémantique par graphes dans la tradition philosophique du cognitivisme orthodoxe, qu'illustre notamment le psychologue George Miller, concepteur de Wordnet et inspirateur d'EuroWordnet⁸, les principales ontologies que l'on construit depuis une quinzaine d'années.

WordNet est un dictionnaire électronique de l'anglo-américain, développé depuis 1985, initialement conçu pour tester les déficits lexicaux dans des expériences de psychologie cognitive. Sa structure est celle d'un thésaurus, mais il décline les différentes acceptions d'un même mot. Il a été transposé à diverses langues, du basque au bulgare ; mais surtout, il sert d'interlangue (*ILI* ou *Inter Lingual Index*) et donc de représentation conceptuelle indépendante des langues, dans le projet EuroWordNet, développé depuis 1996. Pour chacune des langues décrites (l'italien, le néerlandais, l'anglais, l'espagnol, et bientôt l'allemand, le français, l'estonien, le tchèque, etc.) on constitue un lexique à l'image de WordNet, en supposant une ontologie « générale » commune⁹.

⁸ George Miller est universellement connu pour avoir donné à la psychologie cognitive la mission de vérifier les théories chomskyennes.

⁹ Dans le milieu des recherches cognitives, on donne habituellement le titre de *concepts* à des mots anglo-américains écrits en capitales. On pourrait s'étonner cependant que sous réserve d'aménagements mineurs un dictionnaire de

Participant d'un mouvement général d'ontologisation (et de mondialisation), ces projets ont un intérêt exemplaire, tant par l'influence de leurs choix théoriques que par les crédits affectés, à une échelle sans précédent dans l'histoire des traitements automatiques du langage et de la représentation des connaissances.

Au cognitivisme, dérivé du conceptualisme classique, la problématique de la traduction pourrait opposer que le niveau conceptuel indépendant des langues n'est qu'une instance normative et que les interlangues sont condamnées à l'échec par les simplifications drastiques qu'elles imposent. Les difficultés rencontrées par les projets comme WordNet et EuroWordNet, censés édifier des « ontologies » propres à faciliter la traduction, leur très faible utilité au regard des investissements qu'ils attirent, peuvent ici servir de mise en garde. Plus généralement, les systèmes de traduction automatique reposant sur des interlangues ont rencontré les difficultés propres à la représentation des connaissances et ont jeté le doute sur le modèle du transcodage : le sens ne passe pas d'un code à un autre comme les Hébreux traversant la Mer Rouge *à pied sec*. Sans pour autant constituer une panacée, les alignements de corpus multilingues, fondés sur des pratiques effectives, se révèlent beaucoup plus utilisables et évolutifs (cf. Kraif, 2006).

Les ontologies ont fait du formalisme élémentaire des réseaux sémantiques une modélisation de la réalité. Pour cela, elles ne retiennent dans les langues que des *mots* (à l'exclusion par exemple des signes de ponctuation) ; et encore, elles se limitent à des mots lexicaux (à l'exclusion des autres, dont les adverbes, etc.). En outre, elles localisent le sens spécifique des textes dans les nœuds de leurs graphes, les arcs n'étant typés que par une demi-douzaine de « relations sémantiques » toujours les mêmes. Or le sens des textes ne réside pas dans leurs mots ; en raison de la détermination du global sur le local, c'est au contraire le sens des mots qui réside dans les textes et ne reste déterminable que là : aussi les ontologies ne répertorient-elles que des significations de base, mais non les acceptions et les emplois effectifs. Elles réduisent ainsi l'interprétation à la consultation du thésaurus structuré qu'elles constituent, et ne peuvent permettre que des traductions mot à mot, indépendamment de toute norme de discours, de genre et de style.

Cousines des langues parfaites et prétendant comme elles à l'universalité, les interlangues, pour jouer leur rôle, s'affranchissent de toute adhérence culturelle. Par définition indépendantes des langues, elles représentent en effet le « mobilier ontologique » du monde. On peut douter cependant qu'elles n'adhèrent à aucune doxa, ce que dément la structure même des hiérarchies ontologiques : par exemple, quand EuroWordNet met dans la même classe des bâtiments l'université, l'église et l'usine, cela témoigne d'une indifférence de principe aux pratiques et aux

l'anglo-américain devienne l'ontologie d'un système multilingue ; mais le cognitivisme reste un des facteurs efficaces de la mondialisation.

valeurs, conforme à l'idéologie du positivisme. Peu importe au demeurant, car l'essentiel demeure la volonté de formatage international. À l'agacement traditionnel du rationalisme logico-grammatical devant les irrégularités des langues se superpose aujourd'hui la volonté de normalisation internationale – qui bien entendu a sa légitimité et connaît des réussites (pour rendre interoperables des corpus multilingues, à divers niveaux de l'expression, avec Unicode, XML, la TEI, etc.), mais qui, appliquée au sens des textes, conduit à un *formatage* drastique. Les ontologies rassurent et trouvent des financements, car elles construisent un monde uniforme : elles manquent généralement de cohérence, mais elles ne sont jamais contradictoires, car elles ne ménagent aucune diversité de points de vue. Elles apparaissent donc comme d'excellents vecteurs de la mondialisation, voire de la pensée unique : c'est le principe même du Web Sémantique (cf. l'auteur, 2008). Quand tous les secteurs de terminologie, de la traductologie, de la recherche d'information et de la représentation des « connaissances » auront adopté leur format, sera-t-il même possible de revenir en arrière alors même que toutes les ressources, pour oiseuses qu'elles soient, auront adopté leur format ?

Sémiotiques inadéquates. — Cognition et communication partagent une conception du signe tout à la fois atomiste et dualiste. Séparant l'expression, réduite aux sons ou aux lettres, et le sens, assimilé au concept ou plus généralement à une représentation, le dualisme hérite du rationalisme antique et classique. Le cognitivisme orthodoxe privilégie le *symbole* logique et considère que les contenus mentaux sont formalisables par le calcul des prédicats (mentaux fodorien, forme logique chomskyenne). En revanche, comme la théorie de l'information dont il dérive en partie, le paradigme de la communication privilégie les signaux — puisque initialement elle ne prétend pas traiter du sens. Les relations sémiotiques fondamentales sont ainsi la *référence* du symbole, et d'autre part l'*inférence* à partir du signal. La théorie de la pertinence et la pragmatique cognitive se sont fait connaître en articulant les deux problématiques, au sein de la tripartition syntaxe / sémantique / pragmatique instaurée par Morris et Carnap – un philosophe et un logicien.

Dans tous les cas le signifié n'appartient pas à la langue, ce pourquoi la sémantique fut jadis soit une logique (d'Aristote à Montague) soit une psychologie (de Steinthal à Jackendoff, qui déclarait dans *Semantics and Cognition* (1983) qu'étudier la sémantique, c'est étudier la psychologie cognitive. Il résulte que dans les deux cas le signifié est *ailleurs*, dans des concepts indépendants des langues, fondés sur diverses ontologies. La conception positiviste du sens comme

transcodage postule ainsi que pour comprendre les langues il faut « en sortir », en les représentant par des langages, mentaux et/ou logiques¹⁰.

Par ailleurs, les paradigmes de la cognition et de la communication réduisent les langues de culture à des langues de service, sous-langages artificiels aussi éloignés des langues dites « naturelles » (c'est-à-dire culturelles) que le *Basic* puis le *Globish* le sont de l'anglais. Sans corpus, sans traditions discursives, sans histoire, ces idiomes restreints pourraient bien toutefois devenir les parangons des langues, avec l'essor d'une conception purement instrumentale du langage¹¹.

Malgré ce qui semble les opposer, le *détour* cognitif et le *raccourci* communicatif, sont parfaitement complémentaires : ils se définissent au sein du triangle sémiotique d'Aristote, précisé par les scolastiques (thomistes notamment) et repris par Ogden et Richards, puis réélabore par Morris et Carnap pour fonder la tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique¹². La cognition est de l'ordre de la sémantique (relation entre *sign* et *designata*), et la communication de la pragmatique (relation entre *sign* et *interpreter*).

Le détour cognitif dépouille les langues de leur paramètres culturels pour faire le contenu abstrait, qui prend une forme propositionnelle dans le cognitivisme orthodoxe, et une forme phénoménologique dans la sémantique cognitive californienne. Pour sa part, le raccourci communicatif dépouille le texte de sa complexité culturelle pour en faire un message déverbalisé dès que décodé, sans que sa spécificité culturelle ait à être prise en considération.

Dans les deux cas, le dualisme sémiotique sépare l'expression et le contenu : la cognition réduit le contenu à une pensée indépendante de la langue et l'expression à une notation ; la communication réduit l'expression à un code et le contenu à un message. La conception instrumentale du langage s'impose ainsi sans partage : dans le premier courant, issu de la logique et développé par le cognitivisme, le langage est l'instrument de la pensée. Dans le second courant, issu de la tradition rhétorique, et repris aujourd'hui par la pragmatique et l'ensemble des théories communicationnelles, le langage est l'instrument de diverses manipulations sociales.

Dans le récit idéologique abstrait qui organise implicitement les concepts, l'expression et le contenu ainsi séparés correspondent à des *actants* différents : pour la cognition, l'esprit détenteur du contenu est l'agent (sinon le maître) et l'expression l'instrument (imparfait – sinon la servante rebelle) ; la communication substitue à ce schéma duel un schéma ternaire qui fait de l'expression

¹⁰ Il s'agit là d'une théorie purement syntaxique de l'interprétation. Le positivisme logique a réduit les langues à des systèmes formels et les systèmes formels à des codes. Il a même réduit l'activité de connaissance à un transcodage, l'activité scientifique elle-même serait définie comme le transcodage d'un langage objet en un métalangage.

¹¹ Aussi peut-on regretter que le *Cadre Européen de Référence pour les Langues* ne permette aucune différenciation entre langue de service et langue de culture : sans être explicitement exclus, les facteurs culturels sont réduits à des « compétences ».

¹² Ce montage théorique capital s'opère au prix de transcriptions surprenantes : ainsi, l'interprétant (*interpretant*, concept peircien analogue à celui de signifié) devient-il l'interprète (*interpreter* ; cf. l'auteur, 2009).

un instrument de transmission entre émetteur et récepteur. Le premier schème actantiel est intransitif, le second transitif ; le premier correspond à un scénario intrasubjectif, le second à un scénario intersubjectif. Mais ces deux conceptions s'articulent sans difficulté, puisque la problématique cognitive entend rendre compte de l'énonciation de l'émetteur, voire de l'interprétation par le récepteur.

Ainsi tributaires de la sémiotique dualiste du positivisme logique, et sans avoir assimilé les acquis du saussurisme, la plupart des théories dominantes de la traduction définissent le sens comme *ce qui reste invariant dans le transcodage* et supposent ainsi que le contenu soit autonome à l'égard de l'expression. Au contraire, dans notre perspective, expression et contenu restant indissolubles, le sens est aussi fait de ce qui *change* dans les "transcodages" et les traductions, le sens d'un texte totalisant l'histoire de sa transmission et de ses interprétations. En cela, on peut estimer que la bonne traduction, notamment littéraire, n'appauvrit pas, mais accroît le sens du texte (cf. l'auteur, 2006).

Le grand absent des problématiques de la cognition et de la communication demeure le texte. Pour la communication, c'est un support d'informations ; pour la cognition, c'est un dépôt de concepts ou de représentations. Les deux problématiques s'accordent en effet sur la conception instrumentale du langage : pour la communication, c'est un instrument de l'interaction sociale, pour la cognition, c'est un instrument de la pensée.

Comme on le voit, sortir des textes conduit à formuler des théories de la traduction tout aussi puissantes qu'elles sont imprécises, indépendantes de la variété des langues et des normes textuelles. Or les textes se recommandent par leur complexité : ils sont configurés par toutes sortes de contraintes qui déterminent l'énonciation représentée, le mode de lecture qu'ils appellent, la représentation de leurs destinataires, les mondes qu'ils semblent ouvrir, bref ce que l'on résume en distinguant leurs modes génétique, mimétique et herméneutique.

De quelques pesanteurs théologiques. — La traductibilité parfaite, comme l'intraductibilité, restent également impossibles dans notre monde, car elles appartiennent à celui de la théologie, voire de la mystique.

En matière de traduction, les religions du Livre divergent¹³. Autant la Torah doit être étudiée en hébreu (car le Décalogue fut révélé dans cette langue, ce qui témoigne de l'élection du peuple mosaïque), le Coran, incréé, n'est pas œuvre humaine, mais fut toutefois dicté en arabe et s'étudie dans cette langue. En revanche, le christianisme, scission hellénisante du judaïsme, privilégie le *logos* interne et estime que les idées sont indépendantes des langues ; il considère ainsi

¹³ Un dernier écho de ces discords peut être trouvé dans la critique que Jacques Derrida, tenant de l'intraductibilité, adresse à Walter Benjamin (cf. Traszkalik, 2007, pp. 21-54).

les Évangiles comme un témoignage humain, qui en tant que tel peut être traduit dans toutes les langues. Cette conception du langage s'accorde avec son ambition fondamentale d'universalité et justifie son prosélytisme.

La séparation du sens et de l'expression fonde l'universalité du message, puisque le sens de la Révélation est un, alors que les expressions se sont multipliées depuis la chute de Babel. Jean-Claude Margot, traductologue protestant, conclut ainsi, en s'appuyant d'ailleurs sur la grammaire universelle de Chomsky, qu'il n'y a aucune impossibilité à traduire complètement, car la langue est « transculturelle » (1979).

Il y va de la transparence de la Révélation et de l'absolue clarté de l'Esprit Saint : paradoxalement, le littéralisme ne s'embarrasse pas de la lettre : le sens reste littéral dans toutes les langues. C'est là une question de vie et de mort, selon Eugene Nida, pasteur et théoricien : « Complete intelligibility should be a matter of life and death for the Bible translator, as it is in the aviation industry » (1969, p. 1). L'aviation a certes affaire aux choses célestes, mais la métaphore introduit aussi un propos technique : l'aéronautique transcende les cultures, le Saint-Esprit aussi. La traduction transmet l'information, et la Bible reste un message toujours présent, non un document historique qu'il faudrait contextualiser, encore moins situer dans une culture d'origine¹⁴.

La confusion entre langue et langage, la séparation entre sens et expression, semblent d'autant plus caractéristiques de l'universalisme irénique contemporain qu'elles ont connu un nouvel essor avec la théorie de l'information. Warren Weaver, un de ses créateurs, écrivait : « When I look at an article in Russian I say : “ This is really written in English but it has been coded in some strange symbols. I will now proceed to decode it.” »¹⁵. Pour naïf qu'il soit, ce point de vue ne peut que séduire les pensées radicales et/ou sommaires. Si l'expression n'est qu'un voile, il suffit d'annuler la lettre pour posséder l'esprit. Le créateur de la théorie technique de l'information partage ici, sous une forme technique et rassise, la conception glossolalique des pentecôtistes : l'Esprit (divin ou humain) parle, et chacun comprend dans sa langue. Ainsi le russe

¹⁴ Nida trouve ainsi les bases théologiques pour affirmer « the necessity of disengaging Christian truth from the cultural forces in which it has been embedded throughout history » (1960, p. 206). Un évêque anglican, Drexel Gomez, déclarait nettement : « L'Évangile doit l'emporter sur la culture » (*Washington Post*, 31 août 2007, p. A1). Dans la tradition protestante, en effet, chaque culture peut se diviser en deux parts : les vérités universelles et les coutumes, inessentiels et qui peuvent être contraires à l'éthique.

L'autorité justifiée de Nida dans les milieux traductologiques ne doit pas cacher le caractère spécifique de l'arrière-plan religieux de sa théorie, courant minoritaire, bien qu'en croissance, des théologies qui se revendiquent du christianisme. Pour une conception de l'interprétation biblique plus proche du catholicisme romain, voir notamment l'article de Louis Panier publié dans *Tópikos*, 22 (2009) (« De la sacralización a la lectura: un acercamiento enunciativo de la Biblia. ») et en français sur *Texto!* (« De la sacralisation à la lecture : une approche énonciative de la Bible. »).

¹⁵ Lettre à Norbert Wiener, mars 1947, citée dans 1955, p. 9. Dans un mémoire daté de 1949, il présenta le premier projet de traduction automatique basé sur la théorie de l'information, en affirmant qu'une langue était un code à craquer.

et l'anglais ne diffèrent-ils qu'en surface, le russe n'étant, au fond, que de l'anglais transcrit en cyrillique¹⁶.

Ce qui compte alors par dessus tout, c'est ce que comprend le lecteur, mais non la précision de la traduction¹⁷ : ce privilège est inséparable de la prédication et donc finalement du Saint-Esprit. Que le Saint-Esprit ait été sécularisé et cognitivisé en Esprit humain, que la prédication soit devenue communication universelle, c'est un point que l'on nous saura gré de ne pas développer ici. Je ne suggère pas que les théories iréniques de la traduction soient par nature religieuses, mais elles semblent dogmatiques dans la mesure où elles ne tiennent guère compte de la variabilité culturelle.

II. Pour une conception sémiotique de la traduction

Puisque les langues ne sont pas des codes, les textes sont bien le lieu où se déploie l'interprétation : leur contenu ne réside pas dans un autre espace, non linguistique, qu'il s'agisse de l'espace (psycho)logique des concepts ou des représentations ou de l'espace ontologique des choses.

La reconception saussurienne du signe. — Poursuivant les travaux de Humboldt et Steinthal, Saussure « rapatrie » le signifié dans les langues, contextualise si radicalement tout signe que sa représentation même du signe minimal est quaternaire (le *quaternion*) et non binaire, car elle juxtapose *a minima* deux signes. Il propose ainsi un modèle élémentaire de la sémosis comme parcours interprétatif qui institue les signes par leurs différences réciproques, ce qui rend la constitution même du signe dépendante de son contexte¹⁸. Deux conséquences majeures en découlent.

¹⁶ D'ailleurs, pardonnez ce persiflage, la norme de transcription du russe en caractères latins se conforme à présent à la prononciation anglaise.

¹⁷ Sur ce point, Margot (1979, p. 95) anticipe Vermeer (1996).

¹⁸ Pour une analyse du modèle saussurien cf. l'auteur, 2002, 2007a. L'opposition entre les deux plans du langage doit beaucoup à l'opposition entre le sensible et l'intelligible. Alors que depuis des millénaires on opposait la pensée au langage, la signification au signe, etc., Saussure met fin au dualisme entre le sensible et l'intelligible par sa théorie de l'unité linguistique. Cette nouveauté radicale n'a guère été comprise, et le dualisme demeure la règle dans les conceptions logicistes et cognitivistes du langage. Cependant, la théorie saussurienne de la « forme-sens » reconnaît une dualité non antinomique entre ces niveaux : « Il est aussi vain de vouloir considérer l'idée hors du signe que le signe hors de l'idée » (*Écrits de linguistique générale*, p. 44). Le caractère indissociable des deux faces du signe et des deux plans du langage a été pensé comme celui d'un recto et d'un verso, selon les termes du *CLG*, ou comme une présupposition réciproque (selon les termes de Hjelmslev). En fait, la détermination des signes comme tels résulte des différences corrélées que suscite leur mise en contraste, tant paradigmatiquement que syntagmatiquement : sans être préalablement codées en langue, elles s'établissent dans l'action énonciative et interprétative. Les parcours entre plans du langage sont reconnus par Saussure en tant que forme élémentaire, comme en témoigne la figure qui juxtapose deux signes *A* et *B* en reliant l'idée *a* au son *b* et l'idée *b* au son *a* (cf. *ELG*, p. 290), indiquant ainsi que le contexte d'une unité de l'expression peut être une unité du contenu, et réciproquement.

(i) Il n'y pas de séparation (sinon méthodologique et temporaire) entre signifiant et signifié. Toute modification sur un plan entraîne des modifications sur l'autre. Si, conformément à une problématique logico-grammaticale, l'on réduisait un texte à ses structures phonologiques, graphématiques ou morphosyntaxiques, bref à une instanciation de la langue, il resterait impossible de comprendre la traduction.

(ii) Selon le principe sémiotique fondamental qu'il n'y a pas d'identité, mais seulement des équivalences, toute reformulation expressive s'accompagne d'une modification du contenu¹⁹. Comme le son (phonologique), le *sens est fait de différences* et non de conceptualisations que l'on infuserait d'une langue dans une autre. Ces différences sont anticipées dans l'acte de production et restituées pour l'essentiel dans l'acte d'interprétation, pour autant qu'on demeure dans le même cadre pratique, voire dans la même situation. En d'autres termes, le sens se construit à chaque interprétation, dès le palier du morphème (*re-* dans *retourner* ne signifie pas la même chose que *re-* dans *relire*) : c'est pourquoi il est nécessaire d'élaborer une herméneutique matérielle qui se concrétise, en linguistique, par une théorie interprétative.

Non seulement les sèmes sont les résultats minimaux de processus d'objectivation, et dépendent comme tels des points de vue qui les instituent et les réifient, mais surtout, les parcours interprétatifs qu'ils concrétisent passent indifféremment au sein du même plan (de signifié en signifié) qu'entre les plans (de signifié en signifiant et inversement)²⁰. C'est là une illustration de la *dualité* entre expression et contenu — qui n'a rien d'une dichotomie.

Permettre l'interprétation. — Dans chaque langue, les règles morpho-syntaxiques (qui dans la tradition logico-grammaticale dominante constituent avec le système phonologique l'essentiel de la langue) peuvent être considérées comme des *contraintes* sur la formation du sens. Dans la traduction, ce n'est donc pas le sens qu'on transpose d'une langue à l'autre, mais des *conditions de son élaboration*. Cela suppose donc tout à la fois une connaissance des possibilités sémantiques ouvertes par le texte de départ comme par le texte d'arrivée, et tout à la fois une rétrospection de sa réception dans la langue initiale et une anticipation de sa réception dans la langue finale : le traducteur doit ainsi substituer à un autre *un faisceau de conditions locales* (linguistiques en une acception restreinte) *et globales* (culturelles, en une acception large). C'est tout autre chose que d'extraire un sens du texte initial, d'en faire une « représentation conceptuelle » et de l'infuser

¹⁹ En revanche, l'ontologie continue à assimiler référentiellement *l'étoile du soir* et *l'étoile du matin*, le *vainqueur d'Austerlitz* et le *vaincu de Waterloo* : chacun sent bien qu'il serait absurde de traduire l'un par l'autre, même si la stéréotypie propre à chaque langue impose par exemple de traduire *Danger de mort* par *Lebensgefahr*.

²⁰ Nous avons naguère proposé une typologie de ces parcours élémentaires (cf. l'auteur, 2003).

dans une autre langue. Par exemple, si le texte traduit est équivoque, l'équivoque même doit être transposée.

Dans la traduction, c'est donc tout à la fois l'expression et le contenu qui sont transposés, puisque ces deux plans sont indissolubles. Ainsi, comme dans toute réécriture, la transposition est inévitable à tous les paliers du texte : mots analogues, genres proches, corpus homologue. Postuler une identité serait illusoire et trompeur ; il faut déterminer le modulo de l'équivalence, caractérisé notamment par les genres d'arrivée et de départ et par la pratique en cours.

En rupture avec la tradition, la conception saussurienne de la sémiotique n'a guère été comprise. Le *Cours de linguistique générale*, apocryphe illustre, avait séparé, même graphiquement, le signifiant et le signifié et isolé le signe de ses voisins ; les cognitivistes ont assimilé le signifié à une image mentale (cf. l'icône de l'arbre, reprise du *CLG*, chez Langacker, 1986, p. 7). Il aura fallu attendre la découverte de nouveaux manuscrits de Saussure pour que sa conception du signe, non dualiste, bien que fondée sur une dualité, et non atomiste, car fondamentalement contextuelle, soit comprise comme une réflexion sur la sémiotique : loin de décoder des signes déjà constitués, l'interprétation les constitue en contexte. D'où une reconception des unités linguistiques et de leur statut, que pour notre part nous avons proposé de synthétiser dans une théorie des passages (l'auteur, 2006).

Cette perspective interprétative peut être rapprochée d'une forme de constructivisme, car, en orientant l'action interprétative, le point de vue global permet de constituer les signes par de multiples appariements, non déterministes, entre les plans du contenu et de l'expression. Sans cela, nous n'aurions aucun moyen de déterminer le sens, car les langues ne se conforment pas au principe logique de la compositionnalité, le sens d'une expression n'étant pas dérivable du sens de ses sous-expressions (une *pommade* n'est pas une préparation à base de pomme, une *archère* n'est pas l'épouse d'un archer, etc.). Dans un corpus donné, certaines acceptions sont certes plus probables que d'autres et l'on peut alors présumer leur signification de manière probabiliste, en faisant appel à un corpus. Il reste que le sens n'est pas stocké dans les mots, ce pourquoi la traduction mot par mot reste catastrophique. La sémiotique s'établit en effet au palier des textes et non des signes, ce pourquoi nous avons défini la notion de *sémiotique textuelle* et déterminé expérimentalement que le genre est bien son facteur principal (Malrieu et Rastier, 2001).

Les divers niveaux linguistiques sont organisés par une multiplicité de normes de discours, de genre et de style encore mal décrites, mais sur lesquelles la linguistique de corpus commence à conduire des investigations systématiques. En limitant la puissance des grammaires, en écartant par exemple les récursivités infinies, ces normes permettent au demeurant de mettre en œuvre les règles reconnues comme telles – et qui ne sont peut-être que des normes invétérées.

Puisqu'il est impossible de traduire correctement de langue à langue sans tenir compte des normes, leur maîtrise en revanche autorise la traduction de texte à texte. Aussi, c'est à une théorie du texte qu'il revient de définir linguistiquement le statut des unités de traduction, et notamment les passages.

Comme toujours, la connaissance de la langue, dans l'acceptation restreinte de la tradition grammaticale, reste nécessaire et non suffisante. En effet, la tradition est produite et lue au sein de normes de discours, de genre et de style qui évoluent historiquement. En outre, comme toute action linguistique, la traduction connaît des discours et des genres : la principale distinction passe entre l'oral et l'écrit, l'interprétariat et la traduction littéraire restant les deux pôles les plus éloignés.

La sémios et l'éthésis. — Il ne suffit pas de dire que l'on traduit les conditions de l'interprétation, car ces conditions se laissent appréhender à trois niveaux sémiotiques hiérarchisés qu'il convient de détailler. Le modèle élémentaire de l'objet culturel (l'auteur, 2008) permet d'esquisser une direction de recherche :

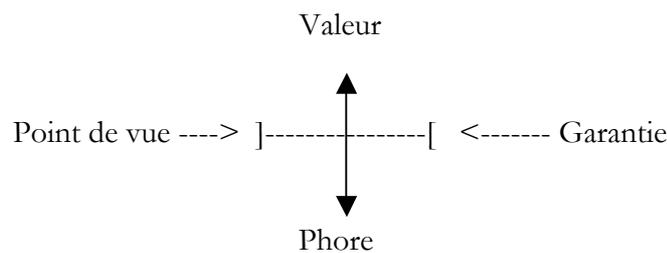


Figure 1 : Le modèle élémentaire de l'objet culturel

(i) La dualité sémiotique entre Valeur et Phore (termes qui désignent respectivement l'expression et le contenu pour tout système de signes) peut être traitée par la linguistique, dans une perspective néo-saussurienne. Il s'agit là de linguistique interne.

(ii) La dualité englobante entre Point de vue et Garantie fait appel aux traditions philologique (pour le point de vue en tant que « signature » et la garantie en tant qu'authentification), rhétorique (pour le point de vue en tant qu'éthos) et herméneutique (pour ce qui concerne les questions critiques de légitimité). Ces traditions pourraient, c'est du moins notre vœu, se trouver unifiées dans une linguistique externe qui dépasse la pragmatique.

A. — Ce modèle se fonde sur la dualité sémiotique irréductible entre *expression* et *contenu*, ou plus généralement entre *Phore* et *Valeur*. Pour ce qui concerne les langues, cette dualité concerne toute grandeur, du signe de ponctuation au chapitre²¹, de la lexie au texte et au corpus.

Constituant le centre sémiotique de la grandeur considérée, cette dualité se trouve sous la rection d'une dualité de rang supérieur entre le *Point de vue* et la *Garantie*. Le *Point de vue* n'est pas un simple point d'observation : il est déterminé par une pratique et un agent individuel ou collectif ; dans un traitement de données, il dépend donc de l'application. La *Garantie* est l'instance de validation qui fonde l'évaluation de l'unité étudiée : cette instance est une norme sociale qui peut être juridique, scientifique, religieuse ou simplement endoxale. En linguistique de corpus, le Garant est l'autorité qui a présidé à la constitution du corpus ; certaines métadonnées documentaires, comme l'auteur ou l'éditeur, relèvent aussi de cette instance.

Or un texte est organisé en fonction d'un Point de vue, par exemple celui d'un auteur, en fonction d'un projet, au sein d'une pratique, dans le cadre d'un genre, se transposant dans diverses figures de narrateurs ; il est cautionné par une Garantie, qui résume son authenticité, sa validité philologique. Toute grandeur textuelle est ainsi déterminée par les deux instances du Point de vue et de la Garantie²² et à chaque pratique correspondent des points de vue et des garanties spécifiques²³. À l'autre extrême, pour le groupement que constitue un corpus, le Point de vue unit le projet et la tâche en permettant de rassembler les textes dans un ensemble unifié, cependant que la Garantie le qualifie, valide son authenticité, légitime sa représentativité²⁴.

Pour ce qui concerne la traduction, les conditions s'étagent à trois paliers de complexité : (i) les difficultés propres à traduire la dualité entre Phore et Valeur, (ii) puis celles que soulèvent la traduction de la dualité entre Point de vue et Garantie ; (iii) enfin, les difficultés encore supérieures que soulève l'articulation de ces deux dualités.

²¹ Nous ne conservons pas le modèle apocryphe du signe isolé prêté à Saussure par les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* et contredit par les écrits autographes. Une expression (Phore) comme *eau*, par exemple, n'a pas de contenu (valeur) déterminable univoquement, tant que l'on ne connaît pas le contexte et le texte dont elle est issue : s'agit-il de « Perles de la plus belle eau » (gelée lactée démaquillante) ?, de « L'eau du ciel » (Rimbaud) ?, de « l'eau de ta bouche » (Baudelaire) ?

²² Le *point de vue* est une notion qui prend son origine dans l'herméneutique des Lumières Allemandes (les *Sehepunkte* selon Chladenius), alors que la Garantie, qui unit authenticité interne et légitimité externe, procède de la tradition philologique.

²³ Pour éclairer cette question par un exemple élémentaire et partiel, la dualité de la *signature* et du *sceau* dans les documents anciens concrétise la dualité du Point de vue et de la Garantie.

Les instances de l'authentification varient avec les situations, ce qui place l'herméneutique sous la rection d'une praxéologie — loin des fondements ontologiques du néo-thomisme et encore plus encore de la thèse heideggerienne que l'herméneutique est un dévoilement de l'Être.

²⁴ Aussi, en négligeant le caractère instituant de la Valeur, du Point de vue et du Garant, en réduisant toute donnée à la seule instance du Phore, le positivisme ordinaire élude-t-il toute dimension critique et épistémologique.

B. — La *sémiosis*, bien que souvent présentée comme relation constitutive du signe isolé, intéresse tous les paliers de la description, le texte compris (cf. l'auteur 2001b sur la *sémiosis* textuelle). La *sémiosis* n'est pas codée en langue, et, même au palier inférieur du mot, il ne suffit pas de consulter le dictionnaire pour pouvoir déterminer le sens construit en contexte.

Au sein des plans du contenu et de l'expression, le nombre des niveaux n'est pas fixé. Chacun peut être repris en charge et « enrichi » par une autre sémiotique, comme l'attestent, au plan de l'expression écrite, la typographie, les calligrammes, etc. Nous ne disposons pas d'une théorie unifiée qui rende compte des interactions entre niveaux, bien que ce problème ait fait l'objet de réflexions en stylistique. On peut distinguer des parallélismes entre niveaux métrique, syntaxique, sémantiques qui conduisent par exemple à l'isométrie de l'expression des contenus analogues ; et aussi des contrepoints comme les chiasmes entre niveaux. On peut ainsi relever des points de coïncidence, comme la rime sémantiquement motivée, ou des antithèses, comme chez Mallarmé la rime *beau / tombeau*.²⁵ Alors que la *sémiosis* est définie par la relation entre le Phore et la Valeur, nous nommerons dans ce qui suit *teneur* l'ensemble [Phore <—Sémiosis—> Valeur].

Le traducteur transforme le type de *sémiosis*, à différents niveaux d'élaboration : il transpose a minima les normes de discours et de genre ; mais pour aller plus loin, il doit aussi tenir compte des régularités et des singularités du style de l'auteur, voire du style propre de l'œuvre, et de ses variations en son sein, qui caractérisent sa *sémiosis* singulière : cela qui suppose une élaboration parallèle qui fait de la traduction elle-même une œuvre.

C. — Corrélativement à la *sémiosis*, nous désignerons par le terme d'*éthésis*²⁶ la relation qui unit le Point de vue et la Garantie, et par *portée* l'ensemble [Point de vue <—Éthésis—> Garantie]. Précisons d'abord le statut des deux pôles du Point de vue et de la Garantie.

a) Le Point de vue pourrait être considéré comme l'expression d'un sujet individuel, d'une subjectivité inscrite dans le langage ; sans reprendre les postulats des théories énonciatives, nous en resterons à la notion de focalisation, telle qu'elle se décline diversement selon les discours, les genres et les styles. Bien au-delà des pronoms, des déictiques et autres indexicaux, le concept de Point de vue intéresse tous les paliers de la description linguistique : par exemple, au sein d'une

²⁵ Les méthodes statistiques multidimensionnelles de la linguistique de corpus commencent à éclairer ces questions, notamment dans le domaine de la phonostylistique (cf. Beaudouin, 2002). Les nouveaux observables pourraient sans doute trouver une intelligibilité dans une théorie des formes sémantiques et expressives, appariées pour constituer des formes sémiotiques. Les points de concomitance entre niveaux correspondent vraisemblablement à des points singuliers de ces formes, qu'il s'agisse, selon l'empan des passages considérés, de segments de formes ou de formes complètes.

²⁶ Ce terme dérive d'*éthos* et renvoie d'une part au point de vue qu'affiche l'auteur par l'image qu'il construit de lui-même, d'autre part à l'éthique, pour ce qui intéresse la question de la garantie. L'éthique est ici entendue comme norme critique, en référence à ce que Saussure nommait la « vie sociale », englobant la « vie des signes » : elle a évidemment une dimension pratique et se fonde sur une praxéologie.

classe lexicale, tout seuil évaluatif peut être considéré comme un changement de Point de vue (par exemple, dans une phrase comme *Il n'est pas grand, il est gigantesque*).

Pour ce qui concerne l'expression, le Point de vue se traduit par le choix de la langue ou du niveau de langue (diachronique, diatopique ou diaphasique)²⁷ ; pour ce qui concerne le contenu, par des choix thématiques, dialogiques et dialectiques. Ces choix, que l'on pourrait détailler à tous les niveaux du contenu comme de l'expression, composent un éthos intégré.

b) La *Garantie* est une donnée fiduciaire qui conditionne l'interprétation. Les différentes sources de l'autorité peuvent être inférées de traits internes ou externes au texte.

(i) Les références du texte, par exemple en note, appuient ses affirmations par le prestige de ses sources. Le corpus des références inscrit le texte dans une collectivité autorisée qui le nimbe de son prestige. Toutefois, l'interprétation n'est pas prisonnière de ces références affichées et doit plonger le texte dans un corpus qui permette, par la méthode comparative, de le singulariser comme œuvre, et de transformer ainsi le corpus en intertexte.

(ii) La garantie principale du texte peut être assurée diversement et sans exclusive par le prestige du discours (ex. discours religieux), celui du genre (les grands genres et leur tradition historique), celui de l'auteur, attaché à sa signature et concrétisé par la collectivité historique de ses interprètes.

c) La solidarité entre Point de vue et Garantie est une question délicate, mais centrale pour notre propos, car elle permet de caractériser l'éthésis. On peut faire l'hypothèse que la dualité entre Point de vue et Garantie n'a rien d'antinomique et que la Garantie somme des Points de vue dont la source est obliérée : elle relève ainsi de la doxa, fût-elle placée imaginairement dans un monde transcendant ou dans une zone distale. En somme, les garanties sont des points de vue unifiés en synchronie et sédimentés en diachronie.

La dominance de l'éthésis sur la sémiosis traduit la détermination en dernière instance de la linguistique externe sur la linguistique interne. Ainsi la Garantie valide-t-elle le Phore, en authentifiant sa forme canonique, et elle légitime ainsi la Valeur qui lui est associée par l'interprétation. L'authenticité philologique et la légitimité herméneutique s'élaborent au cours du parcours interprétatif global.

Le rapport des formes aux projets éthiques et esthétiques reste une question fondamentale de l'histoire de l'art : en effet, une forme se définit aussi par sa transposabilité et son indépendance par rapport aux substrats.

²⁷ Par exemple, l'archaïsme linguistique peut exprimer un point de vue conservateur chez Saint-Simon, ou simplement ludique, chez La Fontaine, quand il en use par allusion au badinage marotique.

La traduction de l'éthésis impose des contraintes spécifiques à valeur régulatrice. Par exemple, quand, dans un poème de Primo Levi, *Partigia*, Louis Bonalumi traduit au vers 7 *tedeschi* par *schleus* (sic), il modifie le point de vue du narrateur. Celui de Levi, non nommé, emploie un terme neutre, alors que sa traduction, en retard d'une guerre, car issue de l'argot chauvin des poilus, suppose un point de vue colonialiste parfaitement étranger à l'œuvre de Levi (les *Cbleus* sont une population berbère du Maroc qui résista vaillamment à l'armée française lors de l'instauration du protectorat en 1912). Si donc la traduction doit tenir compte de l'éthésis, la prise en considération des pôles du Point de vue et de la Garantie lui permet de formuler des choix légitimes.

d) L'articulation entre Teneur et Portée est une question des plus délicates, puisqu'elle intéresse le rapport entre linguistique interne et linguistique externe. Cette relation, que nous dirons *praxique* (ou *opératique* pour ce qui concerne particulièrement les œuvres), ne peut être caractérisée qu'en tenant compte du projet (éthique ou esthétique) porté par le texte, ce qui suppose une interprétation approfondie qui préside à l'élaboration de la traduction elle-même. Et, de fait, quand on élabore la traduction d'une œuvre, son projet se précise peu à peu, et chaque découverte locale, chaque « bonheur » lexical peut conduire à d'autres, en concrétisant une meilleure compréhension du projet esthétique. Bien entendu cette compréhension reste relative : de même qu'une œuvre classique ne peut jamais être complètement comprise, elle ne peut se trouver définitivement traduite et son histoire interprétative comprend l'histoire de ses traductions toujours recommencées.

Reconception sémiotique du texte et corpus multilingues. — Les normes de discours et de genre, que les courants dominants en linguistique ont tendance à ne pas considérer comme des objets scientifiques, sont pourtant cruciaux pour l'utilisation de corpus multilingues : en effet elles permettent la *comparabilité des textes par-delà la différence des langues*. Au-delà, l'organisation des textes singuliers comprend toutes sortes de variables qui ne sont pas prises en compte par la linguistique au sens restreint (fréquence et distributions lexicales, ponctuations, segmentations comme les paragraphe, sauts de lignes, numérotations, successions des notes, etc.). Ces traits caractérisants intéressent au premier chef la traductologie : par exemple, si l'on soumet à des tests textométriques les 28 conférences qui constituent *L'introduction à la Psychanalyse* de Freud, en allemand et en français, les répartitions sont étroitement analogues (cf. Nissen et coll. 2010, qui s'appuient sur la répartition des hapax, les décomptes de formes différentes, etc.). Si bien que pour un ensemble significatif de variables, une conférence originale et sa traduction peuvent se

révéler plus proches que deux conférences originales. On pourrait certes juger que ces variables sont « superficielles » car elles n’engagent que des caractères de l’expression. Mais en sémiotique, rien n’est plus profond que la surface, ou, du moins, toutes les régularités de l’expression sont liées à des régularités du contenu. Après tout, le sens n’est pas localisable seulement dans les mots, mais entre les mots, dans une multiplicité de formes d’organisations textuelles, encore peu décrites, et de relations intertextuelles qui le sont encore moins. Un domaine de recherches prometteur s’ouvre ici en linguistique de corpus multilingue appliquée à des traductions – et là encore, les paradigmes de la cognition et de la communication ne semblent pas d’un grand secours.

De l’intertexte multilingue aux cultures. — La vocation de la traductologie reste de renouveler la linguistique de l’intérieur : la question de la traduction peut y devenir centrale dès lors qu’on quitte la problématique du signe pour celle du texte. Elle permet en effet de réintroduire pleinement l’activité interprétative dans la linguistique, en ouvrant la voie à sa reconception comme une interaction entre passages au sein du texte et de l’intertexte. La linguistique interprétative, notamment dans ses développements sémantiques, assume une responsabilité particulière pour décrire, avec une méthodologie unifiée, les relations au sein des textes et entre textes, qu’ils soient de même langue ou relèvent de langues différentes.

Elle se fixe pour tâche de décrire par une théorie unifiée les reformulations et transformations internes aux textes, comme les rapports entre les textes d’une même langue, de langues différentes²⁸, de performances sémiotiques appartenant à des systèmes différents (par exemple, l’adaptation d’un roman au cinéma). La traductologie s’ouvre ainsi à une réflexion sur les rapports complexes entre traditions sémiotiques et entre cultures. Par exemple, les textes classiques sont des centons : synthétisant des matériaux divers, ils empruntent à d’autres langues. Tout corpus textuel est potentiellement plurilingue, car les genres et les discours le sont dans une large mesure. La linguistique des textes est aussi une linguistique de l’intertexte, naturellement comparatiste.

Cruciale pour les sciences de la culture, la question de la valeur trouve toute sa pertinence à propos des œuvres : la valeur d’une œuvre est déterminée tout à la fois par des propriétés internes, les caractères propres de sa sémosis, et des propriétés qui relèvent de la linguistique externe : elles définissent sa portée (esthétique, éthique, etc.). L’articulation des propriétés internes et externes fait précisément l’objet des jugements critiques.

²⁸ Pour un développement, cf. l’auteur, 2006.

Elle est donc la *crux* de la traduction. Certes, les textes ordinaires, par exemples les textes oraux qui font l'objet de l'interprétariat peuvent être traduits, mais en règle générale, ils ne le sont qu'une fois, et leur portée ne s'étend au-delà des circonstances. En revanche, les œuvres peuvent revêtir, par la traduction notamment, une portée interculturelle et dépasser leur époque. La traduction permet en effet de s'approprier le passé comme le présent. Dans l'histoire de la pensée occidentale, tous les grands mouvements novateurs se sont accompagnés de traductions et de retraductions. Il faudrait revenir sur les grands mouvements collectifs de traduction, et sur leur rôle dans la formation de la culture mondiale : des langues sémitiques au grec sous les Lagides ; du grec au syriaque, du syriaque à l'arabe, sous les Abbassides ; puis de l'arabe au latin sous les Fatimides ; du sanscrit au chinois sous les Tang, du sanscrit au persan sous les Moghols.

Les Lumières allemandes, avec Wieland puis Goethe, ont créé le concept de littérature mondiale. Le programme de la littérature comparée, tel qu'il apparaît chez les frères Schlegel lui donne un contenu concret, en articulant le spécifique et le général. Dans ces programmes qui n'ont rien perdu de leur actualité, et qui ont donné carrière à la linguistique générale et comparative comme discipline auxiliaire de la lecture, la traduction multilingue joue un grand rôle, tant pour édifier les langues de culture comme telles que pour dessiner un espace culturel mondial – pendant de la citoyenneté mondiale d'inspiration kantienne.

Une œuvre classique a vocation à être indéfiniment retraduite dans le temps comme dans l'espace. En effet, comme aucune interprétation ne peut prétendre l'épuiser, elle doit être réinterprétée et retraduite, chaque nouvelle traduction concrétisant une forme d'interprétation.

En outre, une œuvre ne peut être traduite que par une autre. Alors qu'une traduction textuelle reste possible à tout moment, qu'une traduction automatique peut suffire pour avoir une idée grossière du de la teneur d'un texte, la traduction d'une œuvre s'attache à mettre en évidence et à transposer toute sa portée. Elle lui confère ainsi non seulement une nouvelle existence dans une autre langue, mais une valeur renouvelée dans une autre culture.

Chaque culture recèle des traits qui peuvent prétendre à une valeur universelle, quand bien même cette valeur lui resterait voilée par des préjugés d'appartenance ; bref, les cultures ne peuvent être décrites que différenciellement, comme les objets culturels qui les composent, au premier chef les langues et les textes. Pour illustrer cela, formons le vœu d'un corpus multilingue de littérature mondiale, composé d'œuvres et de leurs traductions. Techniquement, il étendrait et transposerait le projet de ressources instrumentées comme BibleWorks, comprenant des traductions alignées (en l'occurrence hébreu, grec, latin, anglais), des aides à l'interprétation (syntaxique, lexicale, etc.) ainsi que des archives herméneutiques. Lire et étudier des traductions multilingues, c'est penser ensemble le général et le particulier, enrichir chaque langue et chaque

culture de ses différences avec les autres et donner un contenu concret au patrimoine culturel de l'humanité.

N. B. : J'ai plaisir à remercier Évelyne Bourion, Carine Duteil et Monique Slodzian. Une publication partielle de cette étude est à paraître en français dans Tatiana Milliaressi, éd. *De la linguistique à la traductologie*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion. Une publication intégrale en espagnol paraîtra dans la revue *Topicos* (Puebla).

Bibliographie

- Ballard, M. (2005) Éléments pour la structuration de l'équivalence : point de vue traductologique, *Recherches en linguistique et psychologie cognitive*, 21, pp. 135-179.
- Benjamin, W. (2000) *Œuvres*, Paris, Gallimard, 3 vol.
- Canon-Roger, F. (2006) *La traduction*, en ligne http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Canon-Roger/Canon-Roger_Traduction.html
- Conseil de l'Europe, éd. (2000) *Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues*, Paris, Didier.
- Desclés, J.-P. (2009) *Architecture cognitive et computationnelle : la GAC*, <http://www.lalic.paris4.sorbonne.fr/RECHERCHE/equipe1f.php>
- Eco, U. (2003) *Mouse or Rat ? Translation as Negotiation*, Londres, Weidenfeld & Nicolson.
- Hamann J. G. (1981 [1762]) *Aesthetica in nuce*, trad. Henry Corbin, in *Henry Corbin*, Paris, *Cahiers de l'Herne*, 195-207.
- Kraif O. (2006) Qu'attendre de l'alignement de corpus multilingues ?, in *Revue Traduire, 4e Journée de la traduction professionnelle*, Société Française des Traducteurs, 210, pp. 17-37.
- Langacker, R. (1986) An Introduction to Cognitive Grammar, *Cognitive Science*, X, 1, pp. 1-40.
- Lederer M. (1980) *La traduction simultanée. Fondements théoriques*, Paris, Minard.
- Levi, P. (1987) *Ad ora incerta*, Turin, Garzanti [tr. fr. par Louis Bonalumi, *À une heure incertaine*, Paris, Gallimard, 1997].
- Malrieu, D. et Rastier, F. (2001) Genres et variations morphosyntaxiques, *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547-577.
- Margot, J.-C. (1979) *Traduire sans trahir*, Paris, L'âge d'homme.
- Mounin G. (1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Nida, E. (1960) *Message and Mission, the communication of the Christian Faith*, New York, Harper.
- Nida, E. (1969) *The Theory and Practice of Translation* (avec C. R. Taber), Leiden, Brill.
- Nissen K., Fleury S., Salem A. (2010) Traductions freudiennes, *Explorations textométriques*, Volume 3a, sous la direction de Serge Fleury.
<http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/ilpga/tal/lexicoWWW/navigations-tdm.xml>
- Nord, C. (1997) : *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*, Manchester, St Jerome Publishing.
- Oittinen, R. (2000) *Translating for Children*, New York - Londres, Garland Publishing, 205 p.
- Rastier, F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Rastier, F. (1995) Communication ou transmission ?, *Césures*, n°8, p. 151-195. Version électronique sur le site de la revue *Texto !* :
<http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Transmission.html>
- Rastier, F. (2003) Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée, in Bouquet, éd., *Saussure*, Paris, L'Herne, pp. 23-51.
- Rastier, F. (2004) Ontologie(s), *Revue des sciences et technologies de l'information*, série : *Revue d'Intelligence artificielle*, vol. 18, n°1, p. 15-40
- Rastier, F. (2006) Traduction et genèse du sens, in Marianne Lederer, éd. *Le sens en traduction*, Paris, Minard, pp. 37-49.

- Rastier, F. (2007a) Saussure au futur – Écrits retrouvés et nouvelles réceptions, in Montserrat Lopez Diaz et Maria Montes Lopes, *Perspectives fonctionnelles : emprunts, économie et variations dans les langues*, Saint Jacques de Compostelle, Axac, pp. 73-79. Actes du XXVIII^e congrès de la SILF.
- Rastier, F. (2007b) Passages, *Corpus*, 6, pp. 125-152.
- Rastier, F. (2008) Sémantique du Web *vs* Web sémantique, *Syntaxe et sémantique*, 9, pp. 15-36.
- Rastier, F. (2009) Pour un remembrement de la linguistique : enquête sur la sémantique et la pragmatique, in Dominique Verbeke, éd. *Entre sens et signification — Constitution du sens : points de vue sur l'articulation sémantique-pragmatique*, Paris, L'Harmattan, pp. 251-278.
- Rastier, F. (2011) La sémiotique des textes, du document à l'œuvre, in Treleani, M. éd. *Sciences humaines et patrimoine numérique*, L'Harmattan - Ina, collection "Les médias en actes", Paris.
- Reiß, K. und H. Vermeer (1984) *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer.
- Saussure, F. de (1971) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure, F. de (2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Seleskovitch D. (1975) *Langage, langues et mémoire*. Paris, Minard, Lettres modernes.
- Seleskovich (1980), « Introduction », dans M. Lederer, *La traduction simultanée*, Paris : Minuit, p. 5-11.
- Srpová M. (1987) L'expérience cognitive et les systèmes linguistiques. In Fernandez-Vest J. (éd.), *Traduction et vulgarisation scientifique*. Paris, Discoss III, p. 109-121.
- Srpová M. (1988) À propos des types d'opérations de traduction. In *Actes du 13^e colloque international de linguistique fonctionnelle* (Corfou 1986), Athènes, p. 83-87.
- Srpová M. (1992) Pour les “stylistiques comparées” des opérations linguistiques et extralinguistiques de la communication interculturelle et interlinguale, in Arcaini E. (dir.), *La traduzione*, Quaderni di Libri et Riviste d'Italia, 28, Saggi e documenti (1), p. 79-94.
- Trzaskalik, T. (2007) *Gegensprachen. Das Gedächtnis der Texte. Georges-Arthur Goldschmidt*, Stroemfeld (nexus 78), Bâle - Frankfurt am Main.
- Toury, G. (1985) A Rationale for Descriptive Translation Studies. In T. Hermans (Ed.), *The Manipulation of Literature*, New York, St Martin Press, pp. 16-41.
- Croom Helm. Vermeer, H. J. (1996). *A skopos Theory of Translation (Some Arguments for and against)*. Heidelberg, TEXTconTEXT (Band 1).
- Venuti, L. (2000) *The Translation Studies Reader*, Londres - New York, Routledge.
- Weaver, W. (1955 [1949]) « Translation », in W. Locke and A. Booth (eds), *Machine Translation of Languages*, MIT Press, Cambridge, MA, pp. 1-15.